

CHAPITRE III

L'OFFRANDE DE LA VIE (Janvier-février 1945)

« La couronne des martyrs reste la plus belle couronne, et elle est immortelle. »

Cardijn.

« Jeunesse de la Patrie belge, auront-ils raison ceux qui disent que nos morts sont morts en vain, que leurs tombes sont muettes, que les jeunes se détournent de leurs héroïques aînés ? — Votre vie, vos actions seront votre réponse. »

Fernand TONNET, 1921. « Un Belge de 20 ans : Louis de LALIEUX. »

Fernand Tonnet est au bout de son calvaire. Le Maître de la mort a jugé qu'aujourd'hui le bon ouvrier va donner sa pleine mesure, celle de la dernière étape : le crucifiement.

Depuis le 15 de cet atroce mois de janvier 1945 — où la gelée, la faim et l'odieuse surpopulation du camp de Dachau exterminent plus d'hommes que les sévices des S. S. — Paul Garcet a visiblement épuisé ses meilleures énergies. Dans un suprême effort, il s'est traîné, ces derniers jours, soutenu par Tonnet et d'autres camarades, jusqu'à la place d'appel ; c'est l'inexorable condition que chaque détenu doit remplir, jusqu'à, son dernier souffle, pour obtenir sa ration alimentaire quotidienne.

Mais le 20 janvier, après les syncopes des journées précédentes, Paul ne parvient plus à quitter son infâme paillasse. La vie se refuse à lutter plus longtemps dans ce grand corps usé. Presque immédiatement, il entre dans un état voisin du coma.

C'est Fernand, maintenant, qui vient visiter son frère et lui apporter, mais en vain, les derniers témoignages d'affection. Il n'y a plus ni décor, ni charme — ni drame même— rien que deux hommes dont la vie a vibré pendant trente-deux années d'une semblable harmonie ; deux bagnards que les camps de concentration tuent sans pouvoir les avilir ; deux mourants aujourd'hui en tête-à-tête en d'ultimes contacts où les paroles ont perdu toute leur raison d'être et où le silence seul exprime le fond d'une exceptionnelle amitié chrétienne.

Réplique douloureuse des belles conversations du soir, dans les bureaux de la rue Pléтинckx ou de la rue des Palais, où les problèmes sociaux, les sujets de vie intérieure, d'éducation ou d'amitié faisaient le thème de chauds et vibrants entretiens...

De quels mots Tonnet voulut-il encore reconforter son ami ? Et quelles recommandations dernières Paul eût-il voulu lui transmettre ? Quelles pensées d'abandon ou d'angoisse planèrent sur ces derniers regards dont Fernand le caressa encore ?

Tristesse pour Fernand de voir son grand compagnon succomber sous l'étreinte de la vie des camps... Espoir peut-être de le rejoindre sans grand délai... Et pensée d'affection et d'angoisse, à coup sûr, pour le cher et vaillant foyer de Linkebeek que Paul ne verrait plus jamais...

Hélas, déjà celui-ci n'avait plus connaissance. De longs moments, Fernand resta là, au bloc 29, immobile à côté de Garcet. Mais son propre affaiblissement ne lui permit pas de veiller son ami sans interruption.

Le 23 janvier, vers 4 heures de l'après-midi, M. l'abbé Fraysse, qui cherchait à repérer Tonnet, le trouva à la baraque n° 2, assis au second étage du châlit, en train de manger sa soupe.

« Je déclinai mon titre d'aumônier fédéral, raconte-t-il, et lui dis ma joie de faire sa connaissance. Je lui remis aussi du pain et un pullover.¹ On causa quelques instants de la J. O. C., puis brusquement il dit : « Garcet est dans la chambre à côté, très mal, venez le voir. » Il m'entraîna dans la pièce voisine. L'état de cette chambre ne peut se décrire... Je me fis violence, et entrai derrière lui. Il chercha son camarade, appela, hésita, puis finalement : « Le voilà », dit-il »

Garcet était sans connaissance. L'abbé Fraysse traça sur lui les signes sacrés de l'Extrême Onction, puis de l'absolution générale. On ne pouvait songer à lui donner la Communion.

L'atmosphère physique et psychologique de la chambrée était irrespirable. Ils franchirent à nouveau le seuil.

« Nous causâmes encore une minute, continue » le prêtre. Tonnet me faisait part de ses impressions sur Paul. Il était triste, accablé. Il fit un effort pour se ressaisir, me remercia encore et me fit promettre de revenir.

« Il me serra la main et retourna auprès de ses camarades qui l'attendaient pour manger. Je le vis se glisser sur le lit, prendre la gamelle de soupe que l'un d'eux lui tendait...

« Je le regardai quelques secondes avant de partir... Fernand m'avait conquis. J'avais cru rencontrer un jeune, je m'étais trouvé en présence d'un homme que la souffrance avait vieilli, mais qui, dans toute sa personne, respirait la bonté, la fermeté, l'esprit de décision. Ses camarades avaient reconnu en lui un chef, et en causant avec quelques-uns d'entre eux, j'eus l'impression que Fernand avait déjà fait sentir sur eux son influence. »²

Le 23 dans la soirée, Fernand Tonnet se rendit à l'appel des détenus comme l'y obligeait l'horaire du camp.

Quelques instants après son retour, assis tristement auprès de Garcet qu'il ne quittait pas des yeux, il s'aperçut que le cœur de son ami avait cessé de battre.

Paul mort, Fernand venait de connaître la dernière grande épreuve de sa vie.

Car Dieu qui les avait si fraternellement unis en Lui sur la terre, ne permit pas qu'ils restassent séparés pour longtemps.

Dysenterie et typhus décimaient, à cette date, le camp de Dachau. Des mesures draconiennes étaient prises par les chefs pour empêcher l'accès des blocs contaminés. Fernand Tonnet, depuis plusieurs semaines, se sentait très souffrant et s'affaiblissait lui-même de plus en plus. Mais il refusa de suivre l'avis de ses compagnons qui lui suggéraient de se déclarer malade et de se faire soigner. Y avait-il d'ailleurs grande différence entre ceux qu'on soignait et ceux qu'on laissait mourir ?

La mort de Paul, sans doute, lui fit présager que son tour arriverait bientôt : il se sentait définitivement atteint. Fernand devint plus silencieux encore, fixant de son long regard intérieur le Maître qui l'avait appelé à vivre si longtemps dans son intimité et lui adressait depuis dix-huit mois la sublime invitation à partager sa souffrance et son crucifiement.

Sans doute put-il, pendant ces derniers jours, redire et méditer au fil des heures le mot de l'Apôtre : « Avec le Christ, j'ai été cloué à la croix. » Croix du silence et de la honte, croix de bagnard, de malade, d'isolé, de persécuté ; croix que le Christ avait choisie à sa taille, comme pour lui donner une dernière preuve qu'il était un des privilégiés de son Amour.

Fernand, ces jours-là, entreprit dans la mesure où ses forces le lui permettaient, sa préparation à la mort ; il serra de plus près son chapelet — fabriqué de ses mains mêmes de prisonnier — il se tint plus tranquille dans son coin ou dans son lit.

La faiblesse extrême d'ailleurs, et la fièvre qui le dévorait, l'empêchaient très souvent de se lever ; la dernière semaine de janvier, il dut renoncer plusieurs fois à se rendre à l'appel. Ses camarades parvinrent pourtant à se procurer de temps à autre quelque nourriture, qu'ils essayaient de lui faire prendre par toutes petites quantités. Un de ses compagnons, pour l'aider à lutter aussi longtemps que possible, lui donnait lui-même la soupe à la cuiller. Sans cette aide si fraternelle, il n'eût déjà plus pris de nourriture à cette date.

Mais le 1^{er} février, ce fut peine perdue. Il refusa d'avaler quelque chose. « C'est assez, disait-il, je n'en puis plus. Je n'ai plus besoin de rien ! » Il ne pouvait même plus supporter l'odeur de la soupe que lui offrait son camarade.

Les derniers jours du mois lui avaient donné le coup de grâce. Devant les ravages effrayants que faisait le typhus depuis quelques semaines, les « Leiter » du camp avaient décidé la désinfection brutale, sur une grande échelle, de tous les blocs de quarantaine. Fernand Tonnet fut du nombre des malheureux qui passèrent une journée entière dans l'expérience mortelle : chaque détenu, complètement dépouillé de ses vêtements, devait passer à la douche chaude qui l'arrosait violemment, puis subir encore une désinfection partielle au moyen d'une brosse trempée dans un mélange corrosif.

Et tandis qu'on désinfectait la chambrée et les vêtements, les prisonniers furent contraints d'attendre, nus, et au dehors, la fin de l'opération. Grelottants, ils se laissèrent sécher par les courants d'air. Puis ils endossèrent leurs vêtements humides encore et rentrèrent sous la neige dans leur bloc, par une température de plusieurs degrés sous zéro. Les paillasses, encore à la désinfection, n'avaient pas été remises en place.

Fernand Tonnet n'y put résister.

Son cœur, déjà épuisé depuis tant de semaines par le régime, ne surmonta pas l'odieuse séance.

A son retour à la chambre 2, il s'étendit sur les traverses de son châlit sans paillasse, exténué, à bout de forces physiques.

Le soir du 1^{er} février, Maurice Jeannée l'entretenant amicalement avant le coucher, Fernand lui dit à voix basse : « Il faudra prier et faire prier pour moi... » Puis il ajouta : « Quand je serai mort, il faudra chercher là (il montrait deux étuis à lunettes) ; j'y ai gardé quelques petites choses et des notes pour les miens. » Il rangea les étuis et s'assoupit.

Quand son ami revint, au petit jour, en quête de nouvelles, Fernand Tonnet, depuis plusieurs heures déjà, dans le silence et la solitude, avait franchi la dernière étape qui le séparait de Jésus-Christ.

Et chacun songea à part soi au délicat privilège accordé à ce fils passionné de la Vierge, de connaître l'éternelle Beauté au matin même de la Purification³...

Peu d'heures après, les Italiens de corvée poussaient la « charrette aux morts » vers le four crématoire.

*

**

Dix-sept mois de bagne ont réduit jusqu'à ses dernières limites humaines la personnalité de Fernand Tonnet : partageant la vie de ses compagnons, il a connu lui aussi l'humiliation inévitable de se voir annihilé en toutes ses puissances les plus riches.

« Fernand Tonnet, dira M. l'abbé Mauroy,⁴ est mort comme tant d'autres prisonniers politiques, d'inanition — matérielle et intellectuelle. » Il n'a pas échappé à la psychologie des détenus, tout en gardant intactes la beauté et la grandeur spirituelles que nous lui avons connues autrefois. Et il faut mettre cette mort en relation avec les nécessités impérieuses de la machine humaine, nécessités sans lesquelles il n'y a même plus de fonctionnement normal possible pour l'intelligence et les facultés supérieures.

« Il a connu une mort totale, sans beauté et sans gloire, sans lumière. Certains autour de lui ont pu même ne pas comprendre la signification de cette fin si pareille à d'autres dans son obscurité.

« Je considère cette mort comme une graine — une graine très riche — qui disparaît (définitivement, semble-t-il) qui est au sens strict du mot, une graine enfouie en terre. Dans cet aspect si terne de sa fin, il y a un dépouillement infiniment plus grand que dans toute autre mort.

« Pour moi, comme prêtre qui connaît la vie même des âmes, je crois qu'il y a là un ultime appel de Dieu au dernier des dépouillements, celui de la vie personnelle elle-même. Appel intime en vue d'une vocation, personnelle aussi et particulière, à un don plus plénier.

« Cette mort terne, ce dépouillement nouveau et absolu, n'est cependant pas définitif.

« La graine est là, désormais, en terre, invisible. Elle portera des fruits. Mais ceux-ci, pourtant, on ne pourra les cueillir qu'à une longue échéance... »

*

* *

Tel fut le vrai visage de Fernand Tonnet, le premier de ceux qui entendirent l'appel de la J. O. C., et qui ouvrit la voie à des millions de jeunes militants travailleurs.

Son œuvre, comme son sacrifice héroïque, continueront, en une immense clameur, à résonner de par le monde pour la rédemption finale de la jeunesse ouvrière.

« Si le grain de froment mis en terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits » (Saint Marc, IV, 20).

Bruxelles, 2 février 1947.

IMPRIMÉ EN BELGIQUE

Notes

1Voir plus haut page 474.

2Tous ces détails sont repris du récit de M. l'Abbé Fraysse, à la date du 11 octobre 1945.

3Les étuis à lunettes, malheureusement, ne purent être retrouvés nulle part. La monture de celles-ci devait avoir, dès le matin, attiré un voleur.

4Dans un entretien du 15-11-45.